3. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

Auteurs : Monge, Gaspard

Transcription & Analyse

Transcription linéaire de tout le contenu

Paris, le 10 nivôse de l'an IV de la République française

Je suis à peine excusable, mon cher Marey[1], de tarder si longtemps à vous écrire ; mais le travail de l'École polytechnique[2] m'occupe si fort que je ne puis presque plus penser à autre chose. C'est un petit chef-d'œuvre que je ne veux abandonner à lui-même que quand il sera entièrement terminé. J'ai encore environ pour un an de travail pour rédiger et mettre en ordre le matériel des études[3] ; il faut de plus pour le courant que je fasse onze leçons par décade ; tout cela ne me laisse presqu'aucun moment de libre.[4] Je me souviens d'avoir vu un tableau représentant les mathématiques. C'était un jeune homme d'une physionomie très spirituelle, profondément occupé de l'objet de ses méditations, à la lueur d'une lampe, et ayant un coq perché sur le dos de son siège. J'ai toujours pensé que le peintre avait voulu exprimer par la lampe que le mathématicien devait veiller tard ; et par le coq qu'il devait se lever tôt.[5] Eh bien, depuis votre départ, je mets le conseil à exécution, comme je le faisais avant mon mariage.[6] Souvent, il est plus de minuit quand je me couche, et souvent il n'est pas encore quatre heures du matin quand je me lève. Tout cela ne me rend pas excusable; mais cela explique la négligence, et c'est tout ce que j'ai prétendu faire par tout ce verbiage.

Vous désiriez, mon cher ami, avoir des nouvelles, et surtout des renseignements sur l'esprit public[7] ; car c'est là ce qui donne de l'inquiétude aux patriotes qui sont persuadés qu'avec du zèle, de l'enthousiasme pour la liberté et les vertus républicaines, la France ferait des miracles, comme elle en a fait tant que ce zèle a existé, qu'elle forcerait ses ennemis à l'admiration pendant la guerre, et qu'elle porterait pendant la paix, l'esprit humain au plus grand degré de perfection.[8] Si une petite république comme celle de Genève, dont le gouvernement même n'était pas démocratique, sans territoire et avec une très petite population, a su perfectionner son industrie au point de procurer à tous ses citoyens une existence plus aisée et plus douce que celle des habitants de tous les autres gouvernements, à la vérité par l'esprit mercantile, et en mettant à contribution l'ignorance et l'inattention des peuples voisins, ce qui n'est pas très philosophique,[9] que ne devrait pas produire une grande nation comme celle des Gaulois, avec un meilleur gouvernement, avec une connaissance plus exacte des principes de la liberté et de l'égalité, avec un superbe territoire tant par son étendue que par sa position[10] ;

lorsque les lumières rendues populaires iraient partout déterrer les hommes de génie; lorsque ceux-ci, en augmentant la masse de lumières acquises, dirigeraient les efforts de la multitude.[11] Et lorsqu'en faisant tout pour le peuple, ce qui tourne toujours au profit du riche qui en profite comme peuple et comme riche, on soulagerait le pauvre d'une foule de travaux pénibles, en mettant à contribution, non l'ignorance des peuples voisins, mais les forces inépuisables de la nature, et en ne réservant à l'homme que l'exercice de son intelligence pour diriger l'emploi de ces forces.[12] Voilà ce qui a fait désirer aux hommes éclairés le gouvernement républicain. C'est le seul gouvernement qui puisse entretenir une exaltation continuelle et une disposition habituelle de la part de tous ses membres au dévouement et aux sacrifices pour la patrie. C'est le seul qui puisse donner à l'esprit humain toute sa perfection ; c'est le seul qui ne trouve rien de difficile, rien d'impossible de la part d'une grande nation. Mais pour cela il vaudrait mieux avoir des républicains sans République qu'une République sans républicains.[13]

Les malheureux qui, pour satisfaire de petites passions, ont crié à la perversité lorsque la morale du peuple était la plus digne d'admiration, et qui ont changé cette belle nation en une troupe de brigands qui se trompent les uns les autres et qui sacrifient tout sans pudeur pour le gain le plus révoltant, ces malheureux, dis-je, swont bien coupables. Ils ont ôté au peuple tous les moyens d'instruction qui s'étaient accumulés lentement depuis Charlemagne[14] ; ils l'ont abandonné aux prêtres qui sont les apôtres du mensonge, qui, dominant par la terreur qu'ils inspirent pour des chimères, sont perpétuellement en guerre contre les lumières et le courage, leurs ennemis naturels, et qui, décriant à leur tour un gouvernement qui doit les apprécier à leur juste valeur, en sont les ennemis les plus acharnés. C'était en établissant partout des moyens d'instruction, en élevant partout des chaires de vérités en opposition aux chaires de mensonges et d'absurdités qu'on pouvait espérer de détruire un jour tous les moyens de domination que la cour de Rome a mis tant de temps à dresser. Mais on n'a rien fait de tout cela ; et peu à peu la République se paralyse.[15]

Le véritable thermomètre de l'esprit public sont les assignats. Ce n'est pas par leur nombre ; ce n'est pas par leur rapport avec les biens nationaux qui en sont le gage ; ce n'est pas même par la crainte qu'on pourrait avoir sur l'existence du gouvernement qui doit les soutenir; ce n'est pas tout cela, dis-je, qui les discrédite. Ils sont tombés parce qu'ils étaient l'instrument d'une révolution qu'on a rendue odieuse à la multitude au lieu de la lui faire chérir. Ils sont tombés parce qu'il était de l'intérêt des prêtres d'ôter à la République un si bon véhicule. Ils sont tombés comme les décadis à mesure que les dimanches se sont reproduits ; ils sont tombés pour la même raison qu'un mauvais papier royal aurait la plus grande faveur s'il pouvait en paraître ; de même que les maîtres de poste ont conduit avec le plus grand zèle la fille de Louis XVI à Bâle et gratis tandis qu'ils refusent tout service aux fonctionnaires de la République.[16]

Néanmoins, mon cher Marey, tranquillisez-vous. La liberté est semée en France. Des gens courageux avaient voulu planter cette forêt nouvelle d'arbres tout venus, et dans la force de l'âge; des méchants, pour se battre entre eux, ont arraché ces arbres ; mais en les agitant, ils ont semé le gland et il poussera lentement. Les orties s'efforcent d'étouffer les jeunes pousses; elles donnent de l'inquiétude aux amis de la forêt qui, peut-être aussi, sont trop pressés de jouir. Ils ne croient pas pouvoir arracher jamais tant de mauvaises herbes. Qu'ils laissent agir la nature, la

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/monge/index.php/items/show/80

pluie, le soleil, et la vertu du gland le fera tôt ou tard triompher de ses obscurs ennemis ; et quand la forêt sera grande, il ne restera pas trace des orties dont les racines serviront d'engrais à des chênes vigoureux qui seront l'appui du lierre, les patrons du gui, l'asile des oiseaux, l'ornement de la terre, qui fourniront au bétail une nourriture abondante, au génie l'encre qui communique les lumières, les vaisseaux qui les portent d'un bout de l'univers à l'autre, et à l'industrie tous les moyens par lesquels l'homme substitue à ses faibles bras la force des éléments, et s'approprie pour ainsi dire toutes celles de la nature entière.

Mais le papier va me manquer et je n'ai encore rien dit. Embrassez bien pour moi tout notre monde.[17] Ma femme devrait écrire un petit mot à la mère de la citoyenne Faipoult.[18] Vandermonde[19] qui l'a vue m'a dit qu'elle était un peu piquée de la constance avec laquelle on avait refusé les offres pour lesquelles elle avait fait des frais; et les frais méritent un remerciement.

Salut et fraternité ! J'ai du monde dans ma chambre.[20] Je suis obligé de finir. [Monge]

[1] Nicolas-Joseph MAREY (1760-1818) épouse en mai 1795 Émilie MONGE (1778-1867), la fille aînée de Gaspard Monge. Après l'exécution de Louis XVI, Marey se retire de la scène politique parisienne et reprend ses activités de négoce à Nuits en Bourgogne. La correspondance que Monge adresse à Marey résulte non seulement de leur amitié fondée sur une préoccupation politique commune mais aussi de la volonté de conduire Marey à se maintenir dans l'action politique. (Voir la lettre n°90). Cela répond aussi à une demande de sa femme Catherine Huart et de sa fille Émilie Monge. Ces deux dernières vivent mal l'éloignement d'Émilie en Bourgogne depuis son mariage et désirent que le couple revienne vivre à Paris. Catherine l'exprime à plusieurs reprises dans les lettres à son mari : de Paris, le 26 thermidor an IV [13 août 1796] « Elle me fait un grand vide cette pauvre Émilie qui ne m'a jamais donné que des jouissances, m'en voilà séparée pour toujours. » ; le 17 floréal an V [6 mai 1797] « Passerez-vous par Nuits ? Fais en sorte de passer par là, Émilie est encore grosse, [elle] s'ennuie toujours dans ce pays-là, adieu mon ami. » ; le 10 messidor an V [28 juin 1797] « Tu ferais bien mieux de ramener avec toi Émilie et lui, ils passeraient l'hiver avec nous, cela ferait bien plaisir à cette pauvre Émilie… » ; le 17 germinal an VI [6 avril 1798] « Je ne sais pas si je t'ai dit que le C.[itoyen] Marey était électeur, il est sur la liste de la Côte-d'Or pour être député, Eschassériaux lui a écrit à la sollicitation d'Émilie pour l'engager à accepter. Je ne sais ce qu'il fera, cela me rendrait ma pauvre Émilie pour 3 ans. C'est tout ce que je vois de beau […]. » Émilie l'exprime à son tour dans une lettre de Nuits le 25 germinal an V [le 14 avril 1797] en soulignant la spécificité de son premier départ de Paris au printemps 1795 accompagnée de sa mère et sa sœur Louise : « J'ai eu beaucoup plus de peine à m'habituer à Nuits cette fois-ci que l'autre, je quittais brusquement toute ma famille sans emmener avec moi quelqu'un comme à la première fois, et notre petite ville m'a parut encore plus triste qu'elle ne l'est. » Lorsque Monge écrit cette lettre à Marey ses deux filles et sa femme se trouvent à Nuits. Voir la fin de la lettre.

[2] L'École a changé de nom par le décret de la Convention du 15 fructidor an III [1er septembre1795].

[3] En 1796, Monge ne publie qu'un article « Sur les lignes de courbure de la surfaces de l'ellipsoide ; JEP, 2e cahier, pp. 145-165. L'année 1795 est

particulièrement féconde puisque sont publiés *Les cours de Géométrie descriptive de l'École normale de l'an III* (1795 ; 160 p.) et les *Feuilles d'analyse appliquée à la géométrie* pour l'École polytechnique (1795 ; ensemble de 28 feuillets comportant deux à huit pages de texte). Il semble alors que jusqu'à son départ en Italie en mai 1796, Monge perfectionne pour l'École polytechnique son mode d'exposition de son enseignement de Géométrie descriptive élaborée d'abord pour l'École normale en cherchant à l'organiser son enseignement de l'Application de l'analyse à la géométrie.

[4] Après son retour à l'École en juillet 1795 jusqu'à son départ pour l'Italie en mai 1796, Monge reprend son cours de géométrie et donne le matin des leçons de coupe des pierres et des bois, puis sur les ombres et la perspective six fois par décade à la division de stéréotomie et deux fois par décade aux deux divisions supérieures. Voir la lettre n°1, 62, 127 et 170.

[5] Il ne m'a pas été possible d'identifier ce tableau ni même de trouver des allégories des mathématiques qui correspondent à la description de Monge. Les personnifications des mathématiques sont le plus souvent féminines.

[6] Gaspard Monge épouse Catherine HUART veuve HORBON (1747-1846) le 12 juin 1777. Sur leur rencontre et leur mariage. Voir les lettres n°8 et 187. Les années 1770 sont particulièrement fécondes. Monge détermine précisément les axes théoriques de son œuvre scientifique en développant les rapports entre les sciences mathématiques, entre les mathématiques et la technique, entre les mathématiques et la physique. Son élaboration scientifique est menée aussi bien au sein de son enseignement de mathématiques et de physique à l'École du génie de Mézières qu'au sein de sa recherche inscrite dans les préoccupations collectives des mathématiciens de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle. Après avoir été répétiteur de Mathématiques lorsque Bossut est professeur à Mézières, il devient son correspondant à l'Académie des sciences en 1772. Le 14 janvier 1780, Monge devient adjoint géomètre en remplacement de Vandermonde promu associé et s'installe à Paris six mois de l'année. En 1784, il quitte définitivement Mézières.

[7] L'esprit public est le premier objet de leur correspondance. Voir les lettres n°85 et 90. C'est aussi l'objet de sa correspondance avec les membres de sa famille lors de sa seconde mission en Italie en 1798, voir les lettres n°156, 160, 167 et 176.

[8] Monge en janvier 1797 dans une lettre à sa femme s'exprime un peu différemment. L'objet de l'enthousiasme nécessaire pour l'accomplissement de la République n'est pas la liberté et les vertus républicaines, mais le bonheur et le perfectionnement de l'espèce. (Voir la lettre n°51.) Cette nuance pourrait être déterminée par la nature politique du public auquel est destinée cette lettre. On retrouve la même précaution dans une autre lettre adressée à Marey le 14 floréal an V [3 mai 1797]. (Voir la lettre n°90.) Monge place la République et la France avant le perfectionnement de l'esprit. Par contre, dans la lettre à sa femme datée de Rome, le l^{er} prairial an V [20 mai 1797], il estime que la papauté ne s'oppose ni à la République, ni à la France, mais au perfectionnement de l'esprit. (Voir la lettre n°96.) De la même façon, dans sa lettre de Paris le 19 germinal an VI [8 avril 1798], Catherine détermine avec précision les principes qui conduisent Monge à l'action en qualifiant les premières années de la Révolution d'années de réflexion spéculative qui ont précédé l'action : « Les premières années de la révolution qui ont été les plus brillantes, se sont passées pour toi en spéculations sur le bonheur

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/monge/index.php/items/show/80

général et futur. »

[9] L'utilisation de la République de Genève comme exemple dans le discours de Monge fait évidemment penser à l'article « Genève » dans l'Encyclopédie, rédigé par d'Alembert, et qui avait suscité une forte réaction de la part de Rousseau. ((1758) *Lettre de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève à M. d'Alembert, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, et de l'Institut de Bologne : Sur son article Genève Dans le VIIe Volume de l'Encyclopédie, et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette Ville*, Amsterdam, Marc-Michel Rey) Monge emprunte la même attitude critique que d'Alembert. Il faut aussi indiquer que Monge est ami depuis plus de vingt ans avec un Suisse, Jean Nicolas Pache qui quitte la France pour la Suisse en 1787 pour ensuite rentrer en France après juillet 1789. Pendant son absence, les deux amis restent en relation en échangeant une correspondance. Les questions politiques devaient vraisemblablement être l'objet des échanges des deux amis.

[10] Monge a acquis une très bonne connaissance du territoire français au cours de ses tournées d'examinateur de la marine. (TATON R. (1951), p. 32.) Monge le souligne aussi dans le programme qui sert d'introduction à sa *Géométrie descriptive* en indiquant qu'il faut exploiter « cette heureuse circonstance » d' « avoir à sa disposition les principales ressources nécessaires à la connaissance d'un grand nombre de phénomènes naturels ». MONGE G. [1795] (1827), p. xv. Voir la lettre n°108.

[11] Monge a déjà vécu l'expérience concluante de ce qu'il préconise ici. En Septembre 1793, il doit mobiliser les résultats des recherches sur la métallurgie et la chimie acquis depuis une vingtaine d'année par la communauté scientifique qui s'est lancée dans le programme ouvert par Lavoisier. Il est chargé avec Vandermonde et Berthollet de moderniser la fabrication de l'acier pour laquelle l'industrie française était très en retard sur l'étranger, d'accélérer la fabrication des armes et de fournir les directives techniques. (TATON R. (1951), p. 36 et voir BRET P. (2002), *L'Etat, l'armée, la science. L'invention de la recherche publique en France (1763-1830)*, Rennes, P. U. de Rennes.) L'action de Monge est saluée par le Comité de salut public par un arrêté du 16 décembre 1793 mais aussi remarquée par J.N. Jomard architecte ingénieur, chargé d'effectuer un rapport au Comité de salut public sur l'action de Monge et de ses collègues. L'ingénieur est le frère d'Edme-François Jomard qui accompagne Monge en Égypte en 1798. Il décrit en introduction de ses *Souvenirs* l'action de Monge au service de l'armement français. (JOMARD E. F. (1853) *Souvenirs sur Gaspard Monge et ses rapports avec Napoléon* […], pp. 3-4.) Le succès de l'action des savants tient à l'action pédagogique qu'ils ont mené au sein du programme des cours révolutionnaires sur la fabrication du salpêtre des poudres et des cannons. Monge rédige un ouvrage *Description de l'art de fabriquer les canons*, publié en 1794, qui selon Taton est un « modèle d'exposition théorique et technique ». (TATON R. (1951), p. 37.) Le rapport nécessaire entre sciences et industrie réalisé par le biais de l'action pédagogique des savants est une idée chère à Monge. Dès les années 1792-1793, alors ministre de la Marine, Monge en donne une première expression dans une note manuscrite. « Ce qui fait qu'en France les arts qui exigent quelques degré d'exactitude sont presque dans un abandon total c'est que dans l'éducation d'aucune partie de la nation on ne s'est appliqué à donner aux jeunes gens le sentiment et l'habitude de

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/monge/index.php/items/show/80

la précision en sorte que les consommateurs qui n'en ont aucune idée et qui n'y attachent aucun prix, ne l'exigent pas dans les ouvrages qu'ils commandent, et que les ouvriers à qui ce travail ne serait pas payé (puisqu'il ne serait pas apprécié) se gardent bien de prendre une peine inutile. Si l'on achète une montre, par exemple, c'est à la forme de la boëte que l'on s'attache, c'est à la chaîne, c'est aux breloques que l'on pense, et le mouvement est la chose de laquelle on s'occupe le moins. Aussi quoique nous ayons peut-être un ou deux ouvriers capables de faire des *garde-temps* comparable à ceux d'Angleterre, il y a si peu de consommateurs de ces sortes d'objets, qu'après en avoir fait un très petit nombre ils n'ont font plus. Nous n'avons presque point d'opticiens, nous avons fort peu d'ouvriers en instruments de mathématiques, de marine, d'astronomie ; parce que personne ne sait ce que c'est qu'une lunette acromatique ; c'est que personne ne sait se servir des instruments et qu'il ne s'établit pas de fabrique de choses sans débit. » (note manuscrite citée dans TATON R. (1951), pp. 346-348.) Monge développe cette même idée dans son programme qui précède son premier exposé de la Géométrie descriptive le 1er Pluviôse an III [20 janvier 1795] à l'École normale. Ce programme est par la suite conservé dans les rééditions successives de la Géométrie descriptive : « Pour tirer la nation française de la dépendance où elle a été jusqu'à présent de l'industrie étrangère, il faut, premièrement, diriger l'éducation nationale vers la connaissance des objets qui exigent de l'exactitude, ce qui a été totalement négligé jusqu'à ce jour, et accoutumer les mains de nos artistes au maniement des instruments de tous les genres, qui servent à porter la précision dans les travaux et à mesurer ses différents degrés : alors les consommateurs, devenus sensibles à l'exactitude, pourront l'exiger dans les divers ouvrages, y mettre le prix nécessaire ; et nos artistes, familiarisés avec elle dès l'âge le plus tendre, seront en état de l'atteindre. [...] Il faut enfin répandre parmi nos artistes la connaissance des procédés des arts, et celle des machines qui ont pour objet, ou de diminuer la main-d'œuvre, ou de donner aux résultats des travaux plus d'uniformité et plus de précision ; et à cet égard, il faut l'avouer, nous avons beaucoup à puiser chez les nations étrangères. C'est, d'abord, en familiarisant avec l'usage de la géométrie descriptive tous les jeunes gens qui ont de l'intelligence, tant ceux qui ont une fortune acquise afin qu'un jour, ils soient en état de faire de leurs capitaux un emploi plus utile et pour eux et pour la nation, que ceux mêmes qui n'ont d'autre fortune que leur éducation, afin qu'ils puissent un jour donner un plus grand prix à leur travail.» (MONGE G. (1799), *Géométrie descriptive : leçons données aux Écoles normales, l'an 3 de la République*, Baudouin, Paris, pp. 1-2, voir aussi DHOMBRES J. (dir.) (1992), pp. 305-307)

[12] Arago mentionne les travaux de Monge sur la composition des machines selon un axe pédagogique décrit dans processus de simplification, de réduction et de réorganisation. Monge s'inscrit dans le programme de recherche de la communauté scientifique initié par d'Alembert avec son traité de Dynamique en 1743 : la détermination des principes élémentaires des différents domaines de la mécanique. « Ses investigations réduisirent les machines les plus compliquées à un nombre très limités d'organes élémentaires Monge fut bientôt frappé de tout ce que les inventeurs et les simples constructeurs trouveraient de ressources dans une énumération complète de ces divers organes ; dans des tableaux synoptiques réunissant les moyens connus de transformer les mouvements des pièces sur lesquelles des moteurs exercent directement leurs action, en des mouvements très différents imprimés à d'autres pièces ; dans la représentation graphique des combinaisons ingénieuses, où l'on voit la force d'impulsion de l'eau, celle de l'air, la

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/monge/index.php/items/show/80

force élastique de la vapeur, tantôt forger à coups redoublés l'ancre colossale du vaisseau de ligne, tantôt enlacer avec une régularité mathématique les filaments de la dentelle la plus délicate. » ARAGO F. [1853] (1965), p. 38.

[13] Monge détermine le motif de son engagement pour la République en exprimant les liens solidaires et réciproques entre l'ordre politique républicain et le perfectionnement de l'esprit. Monge est républicain parce que ce système politique permet le progrès des sciences, le perfectionnement de l'esprit et le bonheur de l'espèce par le biais de l'institutionnalisation d'une pratique scientifique spécifique fondée sur les rapports entre transmission et élaboration du savoir et sur ceux entre les sciences ainsi qu'entre les sciences et les arts. Ce qui compte c'est l'instruction publique. La posture d'enseignement constitue une stratégie pour les savants afin de mettre en ordre, réduire et simplifier les principes scientifiques afin de contribuer aux progrès des sciences et au développement de nouveaux domaines scientifiques.

[14] CHARLEMAGNE (742-814) En **789, Charlemagne rédige un capitulaire ordonnant au clergé d'ouvrir des écoles pour tous.** Il souhaite développer l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul. Fourcy commence son histoire de l'École polytechnique avec la même référence à Charlemagne pour décrire comme Monge l'état de l'instruction publique fin 1793. FOURCY A. (1828), *Histoire de l'École polytechnique*, Paris, p. 1. L'association entre Charlemagne et l'instruction pour tous devance la fortune qu'elle atteint sous de la III^{e} République.

[15] Aubry dans sa biographie supprime le passage sur l'instruction publique, tout en laissant cette dernière phrase du paragraphe. (AUBRY P.V. (1954), p. 166) Il efface ainsi l'expression du lien que Monge établit entre un système politique et une activité scientifique communautaire par le biais de l'institutionnalisation de l'instruction publique. La transmission est un axe déterminant de l'idée de progrès qui détermine l'action de Monge avant, pendant et après la Révolution. Et c'est dans ce cadre et dans une perspective historique que Monge développe son propos anticlérical. C'est bien l'opposition et les obstacles que l'Église lève contre la diffusion des Lumières qui constituent les motifs de l'anticléricalisme de Monge. Ils font écho à ceux de Condorcet exprimés à plusieurs reprises dans son *Esquisse* [...]. Voir notamment CONDORCET [1795] (1988), pp. 157-158. Voir aussi la lettre n°99.

[16] Marie Thérèse-Charlotte de France (1778-1851), fille aînée de LOUIS XVI (1754-1793) et de Marie-Antoinette. Comme ses parents, elle est emprisonnée au Temple le 10 août 1792. Après la mort de son frère le 8 juin 1795, elle est la seule survivante de la famille royale. Son sort suscite une forte émotion au sein de l'opinion publique et dans la presse jusqu'à ce qu'elle soit récupérée par les mouvements contre-révolutionnaires et devienne un enjeu politique. Dans la séance du 2 messidor an III (1er juillet 1795), Treilhard, au nom des Comités de Salut public de Sûreté générale, propose un décret imposant à l'Autriche en échange de la princesse la libération des députés et ministres français – notamment Beurnonville, ministre de la Guerre ; les députés Bancal, Lamarque, Camus, Quinette, Drouet par ailleurs l'homme de Varennes ; les ambassadeurs Constant-Benuveau et Semonville- qu'elle détient. Ce n'est que dans la nuit du 18 au 19 décembre 1795 que Marie-Thérèse de France est conduite à Bâle pour y être remise à son cousin François II. Sur la question de l'impact du sort de la fille de Louis XVI sur l'opinion publique voir BECQUET H. (2005), « La fille de Louis XVI et l'opinion en 1795 : sensibilité et politique », *Annales historiques de la Révolution*

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/monge/index.php/items/show/80

française [En ligne], 341 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 15 septembre 2008. URL : http:// ahrf.revues.org/1620

[17] Louise MONGE (1779-1874) la fille cadette et Catherine HUART (1748-1847), sa femme, ont accompagné les jeunes mariés Émilie MONGE et son mari Nicolas-Joseph MAREY à Nuits en Bourgogne. Monge est resté seul à Paris. Voir supra.

[18] Anne-Charlotte DUCHÉ née MARRIER (1737-1814) mère de Anne-Germaine DUCHÉ (1762-1815) qui épouse Guillaume-Charles FAIPOULT DE MAISONCELLES (1752-1817).

[19] FAIPOULT et Alexandre-Théophile VANDERMONDE (1735-1796) ont été en contact dès 1792 à la Société patriotique du Luxembourg fondée en janvier 1792 par Pache, l'ami de Monge. Vandermonde meurt quelques jours après le 1er janvier 1796. Vandermonde est une rencontre déterminante pour la vie sociale et scientifique de Monge à Paris. Dès le premier voyage du jeune géomètre à Paris en novembre 1771, c'est Vandermonde qui le présente à Diderot et d'Alembert. Il se rend chez le mathématicien une fois par semaine et y rencontre de nombreuses et diverses personnalités. Dans ses *Notes de voyage*, le général Desaix rapporte une conversation au cours de laquelle Monge effectue le récit de ses premiers contacts parisiens. Voir DESAIX [1797] (1907), *Journal de voyage du Général Desaix, Suisse et Italie (1797)*, p. 265.

[20] Il arrivait à Monge de recevoir ses élèves dans sa chambre. « Ses nombreuses leçons, données dans les amphithéâtres, sur l'analyse, la géométrie, la physique ne l'empêchaient pas d'aller dans les salles d'études lever les difficultés qui eussent entravé la marche du travail. Ces visites se prolongeaient souvent jusqu'à l'heure de la sortie ; alors groupés autour du professeur illustre, les élèves l'accompagnaient jusqu'à sa demeure, jaloux de recueillir encore quelques uns des ingénieux aperçus qui jaillissaient, semblables à des éclairs, de la plus féconde imagination dont l'histoire des sciences ait conservé le souvenir. » Arago F. (1854), T. II, pp. 498-499 *in* Sergescu P. (1947), p. 302.

AnalyseLe fonds familial Marey-Monge ne peut pas être retrouvé aujourd'hui. La transcription a été effectuée et transmise par René Taton en 2002.

Relations entre les documents

**Collection 1795-1796 : Les débuts de l'École polytechnique. Fin de la Convention et premiers mois du Directoire. Thermidor an III - pluviôse an IV **

Ce document *a pour thème Enseignement mathématique comme :*

 1. Monge aux citoyens Godelle et Lebrun, élèves de l'École normale de l'an III

Ce document *relation :*

4. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

5. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

Collection 1796-1797 : Première mission en Italie, La commission des sciences et des arts Prairial an IV - vendémiaire an VI

Ce document *a pour thème Enseignement mathématique comme :*



127. Monge à sa femme Catherine Huart

62. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

Ce document *a pour thème Anticléricalisme comme :*

99. Monge à sa femme Catherine Huart

Ce document *a pour thème Couple Monge comme :*

8. Monge à sa femme Catherine Huart

Ce document *a pour thème Phénomènes naturels comme :*


108. Monge à sa femme Catherine Huart

Ce document *a pour thème Politique comme :*


51. Monge à sa femme Catherine Huart

90. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

Collection 1798 : Seconde mission en Italie Institution de la République romaine et préparation de l'expédition d'Égypte Pluviôse – prairial an VI

Ce document *a pour thème Enseignement mathématique comme :*

170. Monge à Hachette

Ce document *a pour thème Esprit public (Opinion publique) comme :*

156. Monge à sa femme Catherine Huart

160. Monge à sa femme Catherine Huart

167. Monge à sa femme Catherine Huart

176. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

Collection 1798-1799 : Le voyage de Civitavecchia à Malte. l'expédition d'Égypte et le retour en France. Prairial an VI – nivôse an VIII

Ce document *a pour thème Couple Monge comme :*

187. Monge à sa femme Catherine Huart

Collection 1772-1793 : La correspondance de Monge, correspondant et membre de l'Académie des sciences



Monge à Vandermonde [juillet 1783]

relation ce document

Collection 1795-1796 : Les débuts de l'École polytechnique. Fin de la Convention et premiers mois du Directoire. Thermidor an III - pluviôse an IV

4. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

a pour thème Vie familiale comme ce document

Collection 1796-1797 : Première mission en Italie, La commission des sciences et des arts Prairial an IV - vendémiaire an VI



39. Monge à sa femme Catherine Huart

a pour thème Anticléricalisme comme ce document



30. Monge à sa femme Catherine Huart

a pour thème Esprit public (Opinion publique) comme ce document

17. Monge à Prieur

a pour thème Monge pédagogue comme ce document



107. Monge à sa femme Catherine Huart

a pour thème Phénomènes naturels comme ce document

27. Monge à sa fille Émilie Monge

a pour thème Vie familiale comme ce document

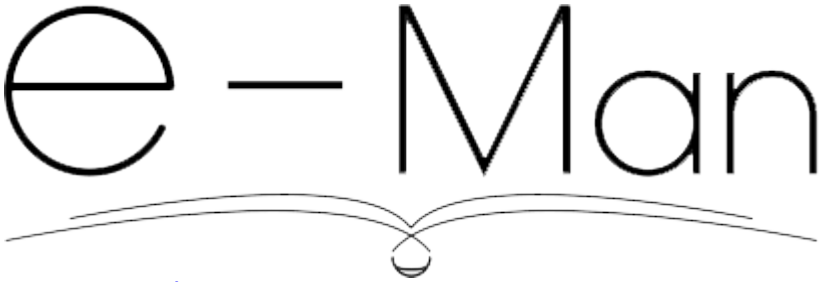
43. Monge au directeur de l'École polytechnique

a pour thème École polytechnique comme ce document

87. Monge au Conseil de l'École polytechnique

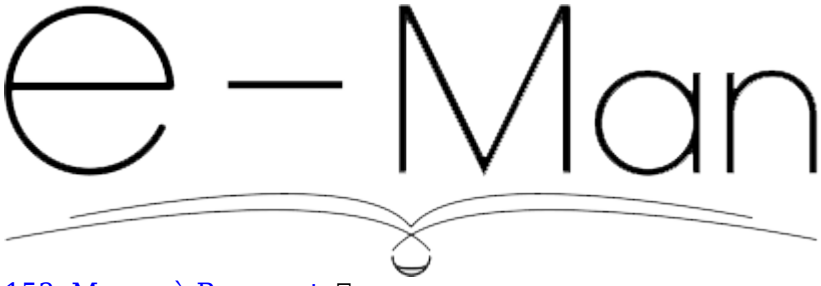
a pour thème École polytechnique comme ce document

Collection 1798 : Seconde mission en Italie Institution de la République romaine et préparation de l'expédition d'Égypte Pluviôse – prairial an VI



176. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey

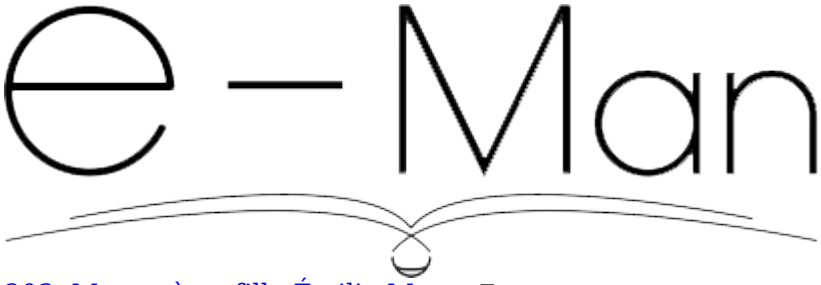
a pour thème Vie familiale comme ce document



153. Monge à Bonaparte

a pour thème École polytechnique comme ce document

Collection 1798-1799 : Le voyage de Civitavecchia à Malte. l'expédition d'Égypte et le retour en France. Prairial an VI – nivôse an VIII



203. Monge à sa fille Émilie Monge

a pour thème École polytechnique comme ce document

Présentation

Date1795-12-31
GenreCorrespondance
Sujets

- Couple Monge
- École polytechnique
- Enthousiasme
- Esprit public
- République

Mentions légalesFiche : Marie Dupond (UDPN/USPC); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Éditeur de la ficheMarie Dupond (UDPN/USPC); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Information générales

LangueFrançais
CoteTranscription R.T. de l'autographe du fonds familial Marey-Monge

Les mots clés

Couple Monge, École polytechnique, Enthousiasme, Esprit public, République

Informations éditoriales

PublicationInédit.
DestinataireMarey, Nicolas-Joseph (1760-1818)
Contexte géographique

- Genève
- Nuits
- Paris

Lieu d'expéditionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 11/05/2017 Dernière modification le 11/02/2022

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/monge/index.php/items/show/80